



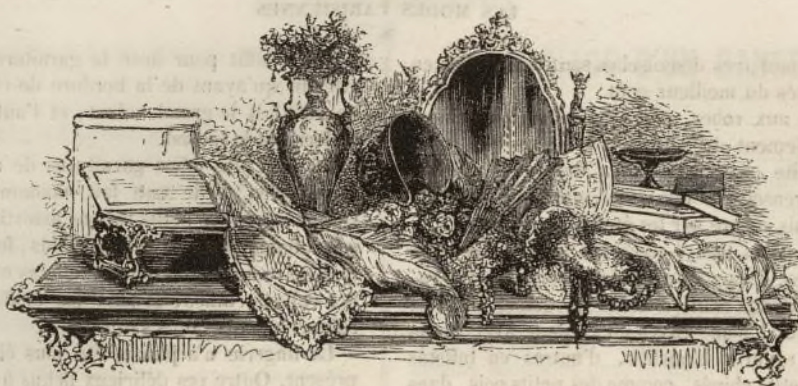
### LES MODES PARISIENNES

*Capote des D<sup>elles</sup> Romain rue de la Chaussée d'Antin 18. — Pardessus des mag<sup>ns</sup> des fabriques  
Françaises et Belges rue Vivienne au coin du boulevard — Umbrelle de Caza Boul<sup>des</sup> Italiens 33.  
Costume d'homme par Humann rue N<sup>re</sup> des petits Champs. 83. — Coiffure d'homme de  
Andoque rue Laffitte 5.*

*Paris, chez Aubert et C<sup>ie</sup> Place de la Bourse*

Ayuntamiento de Madrid





## LES MODES PARISIENNES.

### Sommaire.

MODES ET FASHIONS, par madame LOMÉNIK DE V. —  
— LE MARIAGE D'UN DANSEUR, par MARIE AYCARD.  
— CAUSERIES. — CHRONIQUE THÉÂTRALE. — RÉBUS  
ILLUSTRÉ.

### MODES ET FASHIONS.



AUTANT la promenade de Longchamp a été favorisée par le mauvais temps, autant le dimanche de Pâques a été favorisé par un temps magnifique; aussi la foule, au sortir des églises, s'est-elle portée dans toutes les promenades publiques.

On a pu suivre la vieille tradition, qui consiste à porter, ce jour de grande fête, tous vêtements neufs, tradition qui se perd parmi le peuple, comme celle de Longchamp s'est perdue pour le monde élégant. Il y a eu, pendant ces deux ou trois premières belles journées, des toilettes très-fraîches. Les jolies capotes de rubans et crêpe des demoiselles Romain se faisaient remarquer parmi les plus gracieuses nouveautés de la saison.

Citons quelques-unes des modes de ces demoiselles qui méritent l'attention des femmes :

— Une capote de crêpe à coulisses; entre chaque rang de coulisses est une petite coquille de ruban à bordure tissu - dentelle quelquefois de même couleur, souvent à bordure paille sur fond blanc : cette capote ne prend pas d'autre ornement; elle est en effet charmante dans sa simplicité;

— Une autre capote blanche toute couverte de petits volants de ruban blanc bordé aussi d'une bordure - dentelle paille; une charmante fleur en graine paille d'une grande légèreté est posée en grappes de chaque côté de la passe;

— Diverses capotes en tulle-malines sur crêpe rose, jaune, vert-d'eau, lilas ou bleu;

— Une capote à coulisses très-larges formant rivière, chaque coulisse ornée d'une blonde; au bord est une blonde qui fait revers sur la passe;

— De très-nouveaux chapeaux de tulle brodé en agrément de paille, les uns ornés d'une touffe de bluets et d'épis de paille, d'autres ornés de fleurs en paille; les dessous de passe ornés de fleurs semblables à celles qui ornent les dessus.

Ces demoiselles font aussi des capotes de crêpe de deux tours, c'est-à-dire le crêpe crêpé du dessous d'une nuance plus foncée que celle du crêpe lisse qui est dessus, et légèrement bouillonné. Ces capotes sont ornées de fleurs ou de deux petites plumes nuancées comme le crêpe de la capote.

Il y a encore des capotes de taffetas ornées de rubans de manières si différentes les unes des autres, que le détail nous échappe un peu : ce sont des petits rubans à bords lisérés froncés au milieu, posés droits sur les coulisses ou en rivière; d'autres sont froncés en petites fontanges.



En un mot, ces demoiselles sont très-riches en nouveautés du meilleur goût.

Quant aux robes, sujet intéressant à chaque renouvellement de saison, une visite que nous avons faite chez madame Célestine Quillet (1) nous a renseignée non-seulement sur leurs façons, mais encore sur les étoffes en vogue.

Nous avons trouvé dans les ateliers de cette couturière, d'un goût si parfait, beaucoup de robes en taffetas chiné à fleurs de divers dessins, les uns fond blanc rayés en couleur avec fleurs sur les rayures blanches, d'autres en taffetas glacé à petits chinés, comme des petits pois, dans la même nuance que le fond, mais beaucoup plus foncé; de distance en distance, serpente une guirlande de fleurs de la nuance des petits chinés. Cette disposition d'étoffe se trouve en lilas foncé sur lilas clair, vert foncé sur vert clair, etc.

Parmi celles rayées fond blanc, nous en avons remarqué une à rayure feutre; sur chaque rayure blanche est un petit bouquet vert, cerise et lilas.

Madame Quillet fait aussi des robes de taffetas qui ont des volants nuancés de tons, depuis la nuance la plus tendre jusqu'à la nuance la plus foncée, lesquels se terminent au bord par une rayure satinée formant la dent arrondie;

— Puis des taffetas ou des foulards écossais à très-grands carreaux, puisque, sur une hauteur de jupe, il n'y a pas plus de trois à quatre carreaux; il est vrai que chaque carreau est coupé par une infinité d'autres quadrillés de toutes largeurs;

— Des taffetas tourterelle légèrement glacés de blanc;

— Quelques étoffes brochées à petites fleurs très-espacées les unes des autres.

Nous avons déjà dit qu'on portait beaucoup de robes à corsage ouvert jusqu'au bas de la taille; à cela il faut ajouter, pour les redingotes simples, une nouvelle garniture que fait madame Quillet, laquelle, soit en ruban, soit en dentelle, est posée en cœur devant et suit le tour du col, de façon que ce corsage de redingote, fermé, peut devenir, en rentrant un peu le haut du corsage sous la garniture, une robe ouverte; les manches sont ouvertes et bordées dans le même genre que les corsages et les jupes.

Une très-jolie garniture de robe se compose d'un tulle-filet dans les couleurs assorties aux étoffes. Madame Quillet a garni quelques robes avec ce tulle-filet, qui est d'un très-riche effet.

Cette dame fait aussi des petits mantelets-châles de couleurs assorties aux robes, qui sont garnis de sept à huit rangs de petits volants de rubans, et des pardessus très-courts ornés de très-grandes dentelles. Du reste, cette mode semble faite pour employer les écharpes de dentelle noire étroites dont on ne savait que faire. Une

écharpe suffit pour faire la garniture complète, attendu qu'ayant de la bordure de chaque côté, un côté fait le grand volant, et l'autre retombe en formant le second.

Une des plus jolies garnitures de robes est, à notre avis, celle que fait madame Célestine Quillet, avec des petits rubans assortis aux robes; ces rubans, posés en petits volants, forment montant de redingotes. Pour les taffetas chinés, il y a des rubans chinés, et pour les étoffes unies des rubans à petits bords satinés.

La lingerie n'a jamais été plus élégante qu'à présent. Outre ces délicieux fichus à jabots ou à volants en travers, dont nous avons déjà parlé à nos lectrices, en omettant toutefois un détail sans doute connu de la plupart, mais enfin que nous devons dire, c'est que les fichus ornés devant d'entre-deux, alternés de volants posés en brandebourgs, ferment derrière.

Madame Colas fait des merveilles en ce genre de fichus élégants.

La voici qui prépare ces ravissants peignoirs d'été en jaconas perse de toutes nuances sur fond blanc ou fond rose. Ces vêtements du matin se composent d'un jupon garni de deux volants ayant en tête une ruche tuyautée, et d'un pardessus demi-ajusté derrière en forme de petit paletot, garni d'un volant avec ruche tuyautée; ce volant du pardessus se trouve tomber à la même distance que les volants du jupon. Cela fait donc une suite de trois volants. Les manches sont larges du bas, garnies de volants ayant aussi en tête la même ruche tuyautée.

Parmi les bonnets nouveaux que nous avons vus cette semaine chez madame Colas (1), nous en citerons un en tulle, garni d'application de Bruxelles, dont le fond, rond, est posé sur une petite passe descendant un peu sur les oreilles: un double rang de dentelle entoure le fond qui, lui, est traversé par des quadrillés de rubans; entre les deux rangs de dentelle passe un ruban dont les bouts doivent tomber, de chaque côté, presque sur les épaules. Ce ruban est accompagné de coques doubles posées dessus et dessous les rangs de dentelle. Rien de plus frais que ce bonnet, rendu surtout léger par son ruban, qui est en gaze dentelée et gaufrée, d'un genre entièrement nouveau.

Madame Colas fait beaucoup de sous-manches ouvertes du bas, garnies de deux rangs de dentelles, et, pour toilettes simples, des sous-manches en mousseline garnies de deux rangs de mousseline festonnée et brodée.

Mademoiselle Duguet a fait ces jours derniers une très-belle robe pour assister à un mariage. Cette robe, en moire antique unie, tourterelle, était garnie de montants sur les côtés, en tablier,

(1) Rue de Choiseul, 23.

(1) Rue Vivienne, 47.



de cette nouvelle dentelle-filet, de même couleur que l'étoffe de la robe. Le corsage, ouvert devant, était entouré par des rangs de dentelle-filet; de même étaient bordées les manches; un petit mantelet, pareil à la robe, était garni tout autour de deux rangs de tulle filet posés en revers; au bas du mantelet il y avait un volant de dentelle noire, haut d'environ quarante centimètres. Cette toilette était aussi riche que distinguée.

Quant aux robes d'été jaconas, mousseline de laine, barèges, et toutes les fantaisies en laine, ou laine et soie, il s'en fait encore très-peu; mais ce qu'on peut dire de positif, après renseignements pris à bonne source, c'est qu'on ne fera de pardessus en pareil que pour toilette de jeune fille, ou spécialement pour costume de campagne. Ces toilettes, charmantes pour le négligé du matin, deviennent vulgaires pour la matinée, la promenade en ville.

Dans ce moment, on fait quelques peignoirs en mousseline de laine à dessins perses sur fond blanc ou fond de couleur, avec pardessus en pareil, à manches larges. Ces peignoirs et leurs pardessus sont doublés en petit taffetas de couleur, rose, bleu, lilas, orange. Les cols à jabots et les sous-manches de ce costume du matin sont en jaconas ou batiste d'Écosse brodée à l'anglaise.

LOMÉNIE DE V.

#### Détails du Dessin.

Capote de crêpe ornée de ruban à bordure dentelle tissée à même le ruban. Ce ruban est coupé par petits morceaux et froncé de manière à former comme de petites coquilles. — Pardessus de taffetas noir demi-ajusté, formant un peu la pointe derrière, se relevant des côtés et à pointe devant. La première garniture de dentelle est haute d'environ quarante centimètres, la seconde de quinze. Autour du pardessus et en tête des volants est une ruche de deux petites dentelles froncées, hautes chacune de deux à trois centimètres. Les manches sont bordées de deux rangs de dentelle haute de dix à quinze centimètres. — Redingote de taffetas ornée de nœuds de petits rubans à la Louis XIV. — Ombrelle marquise garnie de frange.

Costume d'homme par Humann.

#### PATRONS.

Patron du pardessus qui se trouve dessiné sur la gravure 369. Chaque lettre correspondante indique les endroits qui doivent se joindre. Le volant du bas se trouve par moitié avec indication du devant et du dos.

Deux broderies anglaises.



## LE MARIAGE D'UN DANSEUR.

En 1783, un jeune homme débuta à l'Opéra avec un succès dont la mémoire jalouse du vieux Vestris garde encore, dit-on, le souvenir. Launier, c'était son nom, avait dix-huit ans et cette taille élancée qui, avec la jambe bien faite et le genou petit, est en général le partage des danseurs. Sa figure brillait de toutes les grâces de la jeunesse et ses bras bien placés complétaient l'ensemble séduisant qui, sans parler de la légèreté de sa danse, le firent accueillir avec transport par le parterre et les loges. Lorsque, Zéphire léger, il bondit sur les planches sans paraître les toucher, on reconnut qu'un rival dangereux s'élevait contre la maison de Vestris, et le *diou de la danse* put craindre qu'une dynastie nouvelle détrônât la sienne. Launier parut ensuite dans un petit ballet de Dauberval qui avait alors la vogue, et il joua Colin de manière à séduire des cœurs moins faciles que celui des Colettes d'Opéra. Il y avait alors parmi les figurantes une jeune fille nommée Rose, dont on remarquait la figure et dont on citait les profusions. C'était encore la mode dans ce temps, parmi les grands seigneurs, de se ruiner à l'Opéra, et mademoiselle Rose profitait une des dernières des bénéfices d'un régime qui allait bientôt finir. M. le marquis de Sanois avait l'avantage de payer la livrée de la figurante, d'acquitter les mémoires du sellier, du carrossier, et d'arrêter les factures de mademoiselle Bertin, faiseuse de modes de la reine et de mademoiselle Rose. Le marquis, quoique marié et père d'une jeune fille de seize ans, était encore jeune, et ce qu'il y avait de plus fâcheux dans son attachement pour la figurante, c'est que cette liaison n'était pas une fantaisie, mais une passion. Le marquis voulait bien négliger sa femme et sa fille, dissiper sa fortune et se montrer à la cour moins souvent que sa position l'exigeait, mais il entendait être aimé. Avant les débuts de Launier, mademoiselle Rose tenait assez bien les conditions de son bail; sa reconnaissance avait l'apparence de l'amour, et le marquis joyeux se félicitait d'avoir rencontré dans le corps de ballet ce que ses pareils ne trouvaient pas toujours dans les premiers sujets. Launier parut et mademoiselle Rose fit comme la fleur dont elle portait le nom et qu'on dit amante du Zéphire; un invincible attrait l'attira vers le jeune danseur qui, de son côté, ne sut pas résister aux avances de cette reine de l'empire de Flore, pour parler un langage mythologique, toujours bien venu à l'Opéra. M. de Sanois s'aperçut bien vite du changement de sa maîtresse et il ne tarda pas à connaître son rival. Sous Louis XV, la rivalité de Launier n'eût pas embarrassé un homme de cour; on aurait fait



raier Launier des contrôles de l'Opéra, et s'il eût continué ses assiduités, six mois de Bastille eussent fait raison de l'amour du danseur. En 1785, la Bastille était encore debout, il est vrai, mais les lettres de cachet étaient plus rares, on ne les donnait pas en blanc, et les ministres de Louis XVI étaient plus difficiles à persuader que ceux de son aïeul. Le marquis désolé fit proposer à Launier un engagement pour Marseille; celui-ci, enivré de ses succès à Paris, ne voulait pas quitter la capitale; il s'obstina à danser à l'Opéra et à demeurer le rival du jeune Vestris. Alors M. de Sanois prit le parti de voyager lui-même et d'emmener avec lui mademoiselle Rose; la jeune fille refusa un voyage en Italie; elle aimait mieux les bocages de l'Opéra que ceux de Tibur, les fontaines peintes que les fraîches cascades de Tusculum; elle préférait surtout les zéphirs de la Seine à ceux du Tibre.

M. de Sanois essaya de rompre avec l'infidèle: il ne paya plus les livrées, n'acquitta plus les mémoires de mademoiselle Bertin, et il ne lui arriva plus d'oublier des rouleaux de louis chez la figurante. Mademoiselle Rose quitta son hôtel dont le terme était échu, congédia ses domestiques, vendit ses chevaux et se retira dans une mansarde avec une vieille servante. Que de sacrifices pour l'amour d'un Zéphire! cela ne s'était jamais vu à l'Opéra.

Tandis que ces choses se passaient à Paris, madame la marquise de Sanois et sa fille habitaient un petit château entouré de bois et pittoresquement placé entre Chaville et Ville-d'Avray. La marguerite était épanouie, la pervenche si aimée de Rousseau et qu'une phrase du philosophe de Genève venait de mettre à la mode, la pervenche étalait sa fleur bleue autour des ruisseaux, et un matin où l'épouse délaissée se promenait avec sa fille dans un bois peu distant du château:

« Je viens d'entendre du bruit, Mathilde, dit la marquise en laissant tomber quelques fleurs dont elle formait un bouquet.

— C'est mon père, madame, dit Mathilde; vous savez qu'il doit venir ce matin.

— Votre père? doit-il venir? dit la marquise avec dédain.

— Ne vous l'a-t-il pas fait dire hier? reprit timidement la jeune fille; il aura mis pied à terre à l'entrée du bois et il vient au château en chassant. »

— C'est possible, dit la marquise, et elle prêta l'oreille... Mais mon Dieu, ajouta-t-elle, j'entends des cris, des plaintes.

La marquise se dirigea vers l'endroit d'où partaient ces cris; suivie de sa fille, elle traversa une clairière, puis un rideau de saules qui suivaient le cours d'un petit ruisseau, et sur la lisière d'un champ de seigle, elle vit un jeune

homme, étendu sur le blé vert, qui appelait du secours.

« O madame, par pitié! » s'écria le jeune homme.

Les deux dames s'approchèrent en tremblant, et un spectacle attendrissant frappa leurs regards. Un beau garçon, presque un enfant, mis avec élégance, mais couvert de sang, leur tendait les bras, et tandis que la pâleur de la mort blanchissait ses lèvres, des larmes abondantes coulaient de ses yeux.

« Mes bonnes dames, ayez pitié de moi! leur dit-il, ne me laissez pas périr ici!

— Rassurez-vous, monsieur, répondit la marquise, je vais vous faire transporter au château, et tous les secours dont je puis disposer vous seront offerts. Mathilde, courez avertir Champagne, qu'il se fasse suivre du jardinier, du cuisinier, de tout le monde, qu'ils viennent avec tout ce qui est nécessaire pour transporter monsieur sans secousses: allez vite, Mathilde!

« Voyons, monsieur, dit la marquise dès qu'elle fut seule avec le blessé, d'où vient ce sang qui coule? où êtes-vous blessé?

— Hélas! madame, répondit le jeune homme en tendant la main vers son genou, voyez, une balle venue de derrière ces saules m'a mis dans l'état où vous me voyez.

— Et croyez-vous que le coup soit parti d'une main ennemie? ou pensez-vous que le hasard seul?...

— Je ne sais, je suis Launier le danseur.

— Launier! dit la marquise, qui avait assisté aux débuts du jeune homme.

— Oui, madame, et l'endroit où je suis blessé pourrai me faire croire qu'on a voulu... Mais non, aucun de mes camarades n'est assez lâche pour m'avoir assassiné ainsi. J'ai cru voir un homme, un chasseur derrière ces arbres, et au moment où j'ai été frappé j'ai vu bondir auprès de moi un chevreuil. »

— Il faut que l'homme qui vous a blessé, si, au lieu d'être un ennemi, n'est qu'un maladroit, soit bien insensible pour ne vous avoir pas secouru, ou du moins fait secourir.

Comme la marquise achevait de parler, sa fille Mathilde arriva avec les gens du château, qui, munis d'un brancard, transportèrent l'infortuné danseur; la marquise envoya sans retard chercher un chirurgien à Paris. A peine ces soins furent-ils pris que M. de Sanois arriva comme il l'avait annoncé.

« J'ai une nouvelle fâcheuse à vous donner, monsieur le marquis, lui dit sa femme; vous êtes trop partisan de l'Opéra pour ne pas vous en affliger; le petit Launier a été blessé, il ne sait trop comment; il paraît qu'un braconnier lui a mis dans le genou une balle destinée à un chevreuil. Je l'ai recueilli, et j'ai envoyé chercher mon chi-



rurgien ; ce pauvre garçon souffre beaucoup ; voulez-vous le voir ? »

Le marquis marqua beaucoup d'étonnement de ce qui arrivait, il en témoigna un vif chagrin, mais il remit à un autre moment de paraître chez le malade. Cependant le chirurgien arriva ; il visita la plaie, la sonda, et après avoir extrait la balle, qui s'était logée entre deux os, il mit le premier appareil. La marquise, en véritable châtelaine, avait assisté à cette opération ; quand elle fut achevée, le chirurgien prit la parole :

« Mon ami, dit-il au blessé, je vous guérirai ; vous conserverez même vos deux jambes ; mais il vous faudra quitter les ailes de Zéphire pour prendre le marteau de Vulcain ou la béquille du Diable boiteux ; en d'autres termes, vous serez boiteux, monsieur Launier.

— Boiteux ! s'écria le pauvre danseur en cachant sa tête dans ses mains, boiteux ! »

C'était en effet pour Launier être précipité de l'Olympe, c'était du même coup perdre avenir, gloire et richesses. Madame de Sanois le consola ; elle tâcha de lui persuader que les arrêts de la médecine n'étaient pas sans appel et lui donna une espérance qu'elle n'avait pas. Mathilde, la jolie fille du marquis, venait aussi au chevet du malade et adoucissait par sa seule présence ses vives douleurs. La première pensée de Launier fut d'envoyer prévenir Rose de l'état où il était et de la prier de venir veiller sur lui. Bientôt cependant deux raisons puissantes l'empêchèrent de parler de la figurante ; il apprit qu'il était chez monsieur le marquis de Sanois, et il était aussi impossible de mettre Rose en présence de la marquise, que de supposer que le marquis pût jamais souffrir Rose dans le château auprès de lui, Launier. Ensuite, depuis qu'il avait vu mademoiselle Mathilde de Sanois, il lui semblait qu'il n'aimait plus autant mademoiselle Rose. A vrai dire, il avait été plutôt aimé de la figurante qu'il ne l'avait aimée ; elle avait fait toutes les avances, elle avait fait des sacrifices qu'on ne lui avait pas demandés, et quand il songeait à elle et qu'il la comparait à mademoiselle de Sanois, il rougissait de honte, et pour rien au monde il n'eût voulu s'exposer à rougir devant mademoiselle Mathilde de sa liaison. Etendu dans un lit où il devait conserver une parfaite immobilité, la fièvre l'avait quitté et sa tête était libre.

Dans ses heures de solitude, il faisait les plus beaux châteaux en Espagne. Son genou se guérissait ; et s'il demeurait boiteux, cette infirmité était si légère qu'elle donnait quelque grâce à sa démarche, et que pour n'être plus danseur, il n'en était pas moins toujours un joli homme. Mademoiselle de Sanois se rendait à des avantages qui avaient été appréciés à l'Opéra ; elle l'aimait ; on la lui refusait : la jeune fille dépérissait, ses beaux yeux se cernaient ; elle tombait malade, et alors

madame la marquise venait le prendre par la main, l'amenait au lit de sa fille qui revenait à la vie en l'apercevant, et au bout de six semaines, mademoiselle de Sanois devenait madame Launier. Quelque déraisonnables que fussent ces espérances, une chose contribuait à les entretenir chez le jeune homme ; mademoiselle Mathilde était dans sa chambre toutes les fois que la décence le permettait. Le matin, elle frappait doucement, passait sa jolie tête dans la porte entrebâillée et demandait si M. Launier avait bien passé la nuit. A midi, elle venait avec sa mère : après le dîner, elle paraissait seule avec des biscuits, des fruits, des sirops, et tout ce qui peut être agréable à un malade ou le soulager. Quoiqu'il eût été élevé dans les coulisses et que naturellement il ne fût pas timide, Launier comprenait fort bien qu'il ne pouvait agir avec mademoiselle de Sanois comme il eût fait avec une figurante ; il se taisait, cachait son amour, et dans les insomnies de chaque nuit, il refaisait le château en Espagne dont nous venons de parler.

Il était au château depuis une semaine, lorsqu'un matin, à la naissance du jour, et avant que personne fût levé, M. le marquis de Sanois entra inopinément dans sa chambre. Dès que Launier l'eut aperçu, mille pensées jusqu'alors confuses dans sa tête se débrouillèrent à l'instant ; il mit la main devant ses yeux et s'écria :

« Ah ! monsieur le marquis, c'est vous.... Je reconnais ce gilet rouge, ces breloques d'acier qui pendent à votre montre... J'ai vu briller tout cela à travers les saules qui vous cachaient...

— Chut ! chut ! dit le marquis en prenant un fauteuil à côté du lit ; je savais bien que vous m'aviez vu. C'est le remords et la reconnaissance qui m'amènent... Vous n'avez rien dit ! mon ami, permettez-moi ce nom ; vous ne m'avez pas déshonoré et peut-être perdu ; vous ne m'avez pas forcé à rougir devant ma femme, ni devant ma fille. Soyez béni mille fois !

— C'était donc bien vous ! reprit Launier, dont une dénégation eût sans doute fait évanouir les soupçons ; je ne me trompe pas, c'était vous !

— Ah ! croyez, mon ami, que dans ce malheur, ou, pour mieux dire, dans ce crime, il n'y a rien de prémédité. Vous savez ma fatale passion pour Rose et combien son abandon m'a été douloureux ; depuis qu'elle vous aime, cette passion a redoublé ; je traîne partout une chaîne qui devient tous les jours plus pesante. Il y a huit jours, je quittai Paris de grand matin pour venir voir ma fille, et avant d'entrer chez moi, je chassai dans le bois : je vous trouvai au bout de mon fusil, vous, mon rival, qui m'enleviez celle que j'aimais !... Quel sort malheureux vous entraînait à cette heure à Ville-d'Avray, mon ami ?

— J'allais chez une actrice de la Comédie-Française, mademoiselle M..., pour lui montrer



un pas qu'elle doit danser dans les *Trois Sultanes*, répondit Launier.

— Un vertige s'empara de moi, ma tête se perdit, mes doigts se crispèrent, j'entendis une détonation et vous tombâtes.... Alors, certain de vous avoir tué, je courus comme un insensé dans le bois, je me fis horreur à moi-même, et je ne sais combien de temps je passai dans cet état. Quel ne fut pas mon étonnement, lorsqu'en rentrant chez moi j'appris que la marquise vous avait recueilli et que votre blessure n'était pas mortelle ! Je n'osai pas me présenter devant vous, et quelle que fût mon inquiétude, malgré la certitude que j'avais d'avoir été reconnu, et quoiqu'un mot de vous dût me perdre auprès de la marquise, je courus à Paris pour recueillir au moins le fruit du crime... Pardonnez-moi, mon ami, pardonnez-moi... Je vis Rose, je lui appris l'accident dont vous étiez victime, sans m'avouer coupable, ainsi que vous le pensez... Elle voulait venir auprès de vous ; je lui fis sentir qu'elle ne pouvait pas se présenter devant la marquise, et à force d'importunités, en me faisant un moyen même de l'état où vous étiez, je la décidai à rentrer dans l'hôtel qu'elle avait abandonné et à recevoir de nouveau mes bienfaits... Je ne me di-simule pas, continua le marquis, combien je dois vous paraître odieux ; je vous assassine et je vous enlève votre maîtresse ! Voilà où me conduit un amour extravagant ! J'ai compris quelle serait votre colère quand vous viendriez à apprendre l'abandon de Rose, et je suis ici pour la prévenir. Un motif plus noble m'amène encore ; je viens implorer votre pardon. Depuis que je suis un assassin, je ne vis plus, je ne respire plus ; je suis malheureux même auprès de Rose... Écoutez-moi bien, Launier : j'ai détruit votre avenir, j'ai brisé votre carrière dès le début ; je ne pourrai pas vous donner la renommée qui vous attendait sans doute dans l'art où vous excelliez ; je puis du moins vous faire riche. Pardonnez-moi et demandez ce que vous voudrez ; ne mettez point de bornes à vos désirs : dussé-je m'appauvrir, vous serez satisfait.

Launier avait profondément réfléchi sur sa position ; il comprit aussi celle du marquis ; si lui, Launier, disait un mot, le marquis était perdu, perdu dans l'esprit de sa femme, de sa fille, et perdu peut-être dans le monde ; car enfin, en 1785, un marquis ne pouvait pas tirer impunément sur un vilain, surtout si ce vilain pouvait invoquer les privilèges de l'Opéra ; c'était un danseur dont les pieds étaient plus légers que la tête. Le sort du marquis était dans ses mains, il le regarda fixement et lui dit :

« Pour Rose, monsieur le marquis, gardez-la ; je vous jure que je ne troublerai de ma vie votre possession ; je n'ai jamais beaucoup aimé cette

jeune fille, et maintenant je ne l'aime plus du tout. »

Le marquis, transporté de joie, serra les mains de Launier dans les siennes.

« Parlez, s'écria-t-il, que puis-je faire pour vous ? Si à cette faveur vous ajoutez votre pardon et le secret sur ce qui s'est passé, je suis le plus heureux des hommes... Que voulez-vous, mon ami ?

— Je veux la main de votre fille.

— De Mathilde ! s'écria le marquis en faisant un bond, de mademoiselle de Sanois !

— C'est à vous de voir ce que vous avez à faire, continua Launier en croisant ses bras sur sa poitrine.

— Vous voulez épouser ma fille ! dit le marquis.

— Oui, répondit le danseur d'un air résolu, songez que je l'aime mille fois plus que vous n'aimez mademoiselle Rose. Cependant je ne prétends point épouser mademoiselle Mathilde malgré elle ; vous allez la faire appeler, et vous lui demanderez devant moi si elle veut bien me prendre pour époux. Si elle accepte, il me la faut ; si elle refuse, je ne vous demande rien, et vous pouvez également compter sur mon pardon et sur mon silence. »

Le marquis venait de donner sa parole ; il savait d'ailleurs par son propre exemple à quel excès peut nous porter l'amour d'une femme, et il avait besoin du silence de Launier. Peut-être son amour pour mademoiselle Rose fut-il pour quelque chose dans son assentiment ; peut-être compta-t-il sur le refus de sa fille !

On fit venir Mathilde.

Launier avait fait sur mademoiselle de Sanois l'effet que produisit jadis Médor sur la belle reine du Cathay ; Mathilde fit comme Angélique, elle accepta l'époux que le hasard lui avait offert.

« Maintenant, dit Launier, si vous êtes de bonne foi, monsieur le marquis, mariez-nous sur-le-champ ; il y a à Ville-d'Avray un prêtre et un notaire ; faites-les venir. »

Ainsi fut fait ; le marquis réduisit sa femme à lui obéir, et les jeunes gens furent mariés.

En retournant à Paris, M. le marquis ne retrouva plus mademoiselle Rose ; elle était partie pour Londres avec un jeune Anglais, apparemment pour aller à la recherche des zéphirs de la Tamise.

On cria beaucoup à Versailles contre ce mariage ; Launier en fut quitte pour une légère claudication ; on l'appelait à Ville-d'Avray *le beau boiteux*, et la dynastie des Vestris ne fut pas détrônée.

MARIE AYCARD.



## GAUSERIES.

\* C'est à tort que plusieurs journaux se sont lamentés sur l'aspect offert par Longchamp cette année. Jamais cette célèbre promenade n'avait présenté un coup d'œil plus curieux : — Longchamp a remplacé fort agréablement la promenade du mardi-gras.

Nous n'avons pas vu de brillants équipages, ni de cavaliers à pantalons blancs, c'est vrai !

Mais ne voilà-t-il pas quelque chose de bien merveilleux qu'une calèche traînée par deux chevaux plus ou moins gris-pommelée, et qu'un monsieur ayant un pantalon de coutil blanc au mois de mars !

Longchamp de 1850 nous a offert mieux que des cols en crinoline fabriqués en caoutchouc, ou que des chapeaux en paille d'Italie confectionnés avec des tuyaux du blé de la Sologne.

Nous avons eu à Longchamp l'exhibition du costume du travailleur californien !

C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire, les lions de la semaine ont été des amateurs qui portaient un large pantalon en coutil et une ample chemise de laine rouge, — pour habit ils avaient une veste ornée de larges boutons en os, puis par-dessus la veste un caban de drap noir doublé en rouge.

J'oubliais de gigantesques guêtres de cuir montant jusqu'au genou.

Pour coiffure ils portaient un large sombrero de feutre gris.

Nous avons remarqué avec peine que ce feutre n'avait pas la légère plume rouge.

Nous ne saurions trop engager la *Compagnie française et américaine de San-Francisco*, — car tel est le titre de la société qui s'est livrée à l'exhibition de ses travailleurs. — à joindre une plume rouge au costume de ses travailleurs.

Une foule de jeunes gens ne s'engagent dans les husards que parce qu'ils sont flattés de porter un dolman bleu de ciel ; de même on trouvera vingt-cinq mille amateurs pour être coiffés d'un sombrero orné d'une longue plume rouge.

Pour mon compte, je ne le ferais pas.

Les vingt-deux autres compagnies californiennes qui ont leur siège à Paris ont été grandement humiliées en voyant le costume coquet inventé par la société franco-américaine en faveur de ses travailleurs.

Toutes ces compagnies ruminent en ce moment des costumes plus séduisants les uns que les autres.

Nous allons voir prochainement se promener sur les boulevards des travailleurs californiens vêtus en bergers d'opéra-comique et en Espagnols du temps d'Isabelle.

Le gérant d'une de ces sociétés a même l'intention de donner à ses travailleurs l'uniforme de colonel de husards-Chamborans. — Seulement le sabre sera remplacé par la pioche.

Mais par une pioche si petite, si petite, qu'elle sera même moins gênante que le sabre.

Vous comprenez que les broderies et les dorures ne coûtent rien à des gens qui vont récolter des millions.

Quant au costume futur des actionnaires des différentes sociétés californiennes, il sera infiniment plus simple ; il se rapprochera beaucoup de celui du petit saint Jean.

\* Une loterie, deux loteries, — quelques loteries de temps en temps, cela se conçoit ; mais il ne faut cependant pas qu'on en abuse.

Après les statues d'argent,

Les services en vermeil.

Voici maintenant qu'on annonce une loterie dont le gros lot serait de cent mille francs de rente sur le grand-livre.

Cette spéculation est connue pour le moment sous le titre de loterie-monstre du commerce de Paris. A quoi

bon y aller par quatre chemins ? Qu'on rétablisse tout de suite la véritable, l'unique, la seule loterie.

On nous répondra sans doute : L'ancienne loterie était immorale.

Elle mettait la main dans la poche du pauvre et y prenait jusqu'à son dernier sou.

Aujourd'hui il n'y a que les gens riches qui mettent à la loterie, et puis toutes les loteries font gagner quelque chose.

D'abord il n'est point exact de dire que les riches seuls mettent à la loterie. Je suis très-pauvre et on m'a forcé de prendre deux billets à la loterie des artistes. Autrefois il n'y avait point de dames patronesses qui vous mettaient poliment le pistolet sur la gorge pour vous forcer à mettre cent sous ou dix francs à la loterie royale.

Il est certain que les statues d'argent et les cabarets de vermeil fascinent bien plus les cuisinières que les grandes dames. Elles se mettent à trois ou quatre pour avoir un billet. Les portières rêvent des numéros comme au beau temps du quaterne. Ambes de notre enfance, vous voilà, vous voilà revenus ! chantent-elles avec cette voix fausse qui n'appartient qu'à l'institution des portières. Je connais des couturières qui ont retiré toutes les économies qu'elles avaient à la caisse d'épargne pour acheter des billets. Les somnambules gagnent un argent fou ; on vient les consulter de toutes parts. Cinq francs pour prédire la série, dix francs pour le numéro, le grand et le petit jeu, c'est un prix fait comme chez le marchand de petits pâtés.

Jugez l'effervescence de la population quand elle apprendra la nouvelle de la loterie-monstre. Cent mille francs de rente inscrits sur le grand-livre, quel lot ! On verra plus d'une femme de ménage mourir de joie rien qu'à l'idée qu'elle pourra le gagner.

On annonce qu'une roue monstre va être commandée en Angleterre pour renfermer tous les numéros.

## CHRONIQUE THÉÂTRALE.

THÉÂTRE-MONTANSIER. — *L'Odalisque*, vaudeville en deux actes, de MM. Mélesville et Xavier. — Nous sommes en plein sérail de Constantinople ou de Trébisonde, je ne sais pas au juste.

Cette Circassienne est une grisette de Paris, ce muet est coiffeur français, ce petit jeune homme en redingote noire est séminariste ; quant à ce Turc orné d'un grand sabre recourbé, c'est bien un vrai Turc.

Maintenant, si vous me demandez comment tous ces personnages se trouvent réunis dans le harem de Constantinople ou de Trébisonde, je vous avouerai franchement que je n'en sais rien.

Mais enfin, ces gens sont tous dans le harem de Constantinople ou de Trébisonde, c'est là le point important.

Le séminariste a une idée fixe, c'est de convertir l'odalisque ; — le muet n'a qu'un projet, c'est de recouvrer la parole et la liberté, — et l'odalisque a un plan, c'est d'emporter les diamants du pacha.

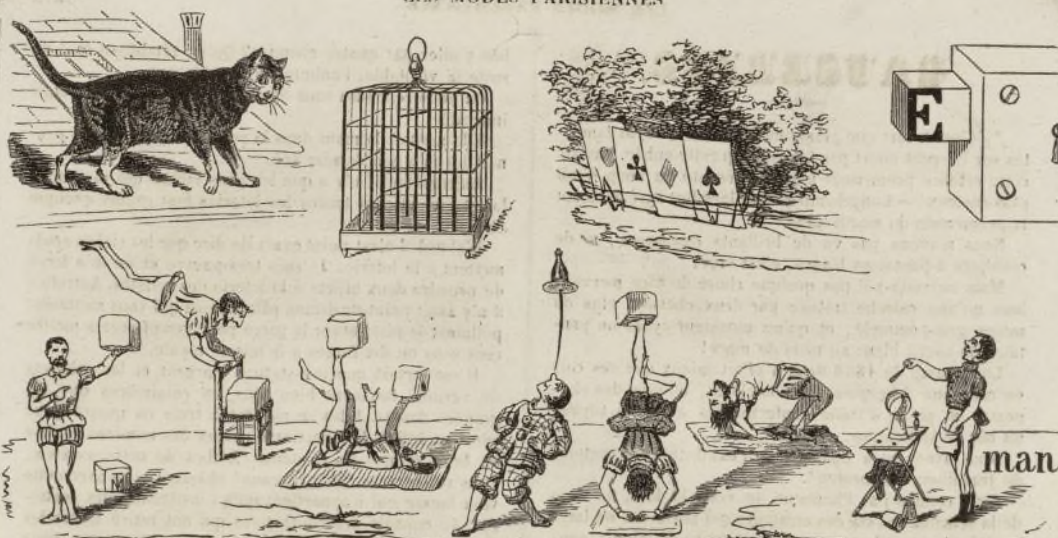
Tout s'arrange à merveille, et ils partent de compagnie, après avoir enfermé dans un sac le farouche Ottoman qui était chargé de les garder.

Au 2<sup>e</sup> acte, nous retrouvons nos personnages à Paris. Le séminariste continue à vouloir ramener dans la voie du seigneur la grisette, mais de sermon en sermon il se trouve que lui-même est converti au mariage, et, jetant le froc aux orties, il épouse l'ancienne odalisque.

Quant au coiffeur, il reste coiffeur, mais il n'est plus muet, ce qui est une grande consolation.

Mais que diable un séminariste allait-il faire dans le sérail de Constantinople ou de Trébisonde ?





Explication du dernier Rébus.

Kan, tas rive rat, lin, pôt sur le Schaah, le rat sourd, hie, rat.  
(Quand arrivera l'impôt sur le chat, le rat sourira.)

## 1850. — PRIME EN OR ET ARGENT.

Quelques avantages offerts aux abonnés ont déterminé en très-peu de temps huit mille personnes à souscrire au *Journal pour rire*; nous voulons aujourd'hui, par un large sacrifice, augmenter rapidement la liste des abonnés aux *Modes parisiennes*. A cet effet, nous nous sommes adressés à M. Froment-Meurice, orfèvre-joaillier de la ville de Paris, et, grâce à des moyens spéciaux qui permettent d'abréger le travail et par conséquent de diminuer la main-d'œuvre, qui est, comme on sait, la principale dépense dans la joaillerie; grâce à l'importance de notre achat, nous avons obtenu de ce fabricant une remise qui nous permet d'offrir à toute personne qui s'abonne pour un an aux *Modes parisiennes* et paye 28 fr. pour cet abonnement,

### UNE JOLIE BROCHE-ÉPINGLE, EN OR ET ARGENT,

qui se vend **VINGT FRANCS** dans le magasin de M. Froment-Meurice.

A toute personne qui, au lieu de 28 fr., verse pour son abonnement d'un an 40 fr., au lieu de la broche indiquée ci-dessus, nous donnons

### UNE BROCHE-ÉPINGLE D'UN PLUS GRAND MODÈLE ET PLUS RICHE,

qui se vend **QUARANTE FRANCS** chez M. Froment-Meurice.

Chaque broche sera livrée dans un petit écrin garni de velours. — Moyennant 2 fr. de plus (30 fr. pour la petite broche ou 42 pour la grande), nous la ferons tenir *franc de port* sur tout le parcours direct des chemins de fer et des Messageries nationales ou générales.

Pour avoir droit à cette prime, il faut : 1° Payer ou avoir payé une année entière d'abonnement; 2° ne pas avoir reçu de prime pour l'abonnement d'un an qu'on a souscrit.

La prime ne sera pas donnée aux personnes qui, étant abonnées, complèteraient leur année d'abonnement. Il faut absolument souscrire pour une année entière et la payer d'avance.

Tout abonné qui n'aurait pas droit à recevoir la prime de 1850, parce qu'il aurait reçu une prime des années précédentes pour son abonnement actuel, — ainsi que tout abonné qui désirerait deux exemplaires de la prime de 1850, devra nous adresser : 40 fr. pour la petite Épingle-broche; 25 fr. pour la grande. — 2 fr. de plus pour recevoir l'épingle franc de port sur le parcours des chemins de fer et des Messageries nationales ou générales.

Les souscripteurs de l'étranger devront s'adresser — pour recevoir la prime de 1850 — à l'intermédiaire par lequel ils ont pris leur abonnement.

**A vendre** un fonds de Modes, ayant 25 ans d'existence, dans une ville de 80 mille âmes. — S'adresser, à Paris, au bureau du journal, ou chez M. Dufour, 6, place de la Préfecture, à Lyon.

**Enveloppes comiques.** 12 enveloppes ornées de dessins comiques par T. Maurisset. Ces enveloppes ne sont bonnes que pour des lettres écrites dans l'intimité d'amitié; c'est une plaisanterie, un joujou fort amusant. Prix de la douzaine toute variée : 4 fr. 50.

### L'UNIQUE.

Seule Pommade infallible pour faire croître et épaissir les cheveux et en arrêter instantanément la chute. — Prix : 2 fr. 50 c. et 5 fr. le pot.

LOMBARD, inventeur-breveté, rue de la Banque, 45, ci-devant rue de la Bourse, à Paris. — Expédition en France et à l'Etranger.



Paris. — Typographie P'ou frères, rue de Valenciennes, 36.